

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.es de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

125

onzième année

mars 1964

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	35 F	18 F
Etranger	45 F	23 F
Abonnement de soutien : 1 an :	40 F	— Etranger : 50 F
Abonnement d'Honneur :	100 F	
Le numéro :	3,50 F	

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693. San Francisco. U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 29, rue Jules-Van-Praet, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1964 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1964. N° 389 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

ONZIÈME ANNÉE

MARS 1964

SOMMAIRE

Quelques erreurs sur l'homosexualité, par ANGUS WILSON	125
Comment devient-on homophile? enquête-reportage par ANDRÉ-CLAUDE DESMON et JACQUES VALLI ..	131
Lamine, par L. DE SEIGNE	139
L'assassinat du roi Edouard II, par RAYMOND AVIGNON	144
Une comédie sur l'homosexualité, imaginée par VICTOR HUGO	150
Correspondance	152
Le combat d' <i>Arcadie</i>	155
LIVRES :	
<i>Histoire des relations sexuelles</i> , du Dr André MORALI-DANINOS	162
<i>Le Camarade</i> , de Henri d'AMFREVILLE	164
<i>Le Berceau de l'érotisme</i> , de Allen EDWARDES et R.E.L. MASTERS	166
<i>Les pavés du diable</i> , de H. MONTEILHET	169

VIENT DE PARAITRE :

Disque « DISCOURS EN ARCADIE »

Discours de MARC DANIEL

de ANDRÉ BAUDRY

de ROGER PEYREFITTE

(prononcés lors du Banquet des *dix ans d'Arcadie*)

Microsillon 33 tours — Durée : 1 heure

(présentés en deux disques)

Tirage très limité.



Avec la commande ferme : 36 F les 2 disques

Port avec emballage soigné compris

« UN DOCUMENT UNIQUE... »

A FAIRE ENTENDRE AUTOUR DE SOI...

Le rôle, l'action, l'esprit d'*Arcadie*... »

(Envoi immédiat)

QUELQUES ERREURS SUR L'HOMOSEXUALITÉ

par ANGUS WILSON.

Angus Wilson est l'un des écrivains les plus célèbres de l'Angleterre contemporaine. Il est surtout connu, en France, comme l'auteur de La Ciguë et après, et des Quarante ans de Mrs. Elliott, qui firent l'objet de comptes rendus respectivement dans les numéros 69 et 78 d'Arcadie.

Récemment, il donnait au périodique Man and Society un article lucide et constructif intitulé Fallacies about Homosexuality. Il a bien voulu, avec l'accord des éditeurs de Man and Society, nous autoriser à en publier la traduction. La rédaction d'Arcadie tient à l'en remercier très chaleureusement.

Les gens disent que les homosexuels vivent en vase clos. Oui, bien sûr : ils vivent en vase clos. Il est vraisemblable qu'ils le font dans la mesure de l'isolement que leur imposent les sanctions légales et l'hostilité de l'opinion publique. Dans les pays où la loi et l'opinion publique sont mieux informées, il est certain que les homosexuels fréquentent les milieux hétérosexuels ordinaires, sans éprouver le besoin de s'affirmer comme homosexuels, et que leur seul désir est de s'intégrer à la vie sociale normale de leur pays.

Même en Angleterre, on constate ce fait dans les milieux les plus évolués, où les homosexuels ne se sentent pas menacés d'une brutale hostilité ou d'un ostracisme automatique. Les homosexuels qui vivent dans une société où ils risquent la condamnation dès que, par malheur, ils se laissent aller un peu — c'est-à-dire dès qu'un mot ou un geste trahit leur inclination sexuelle — ont le plus de chances de chercher

refuge, s'ils en ont l'occasion, dans des situations plus ou moins recommandables : ce sera souvent dans les lieux publics, tels que clubs, bars, etc..., où ils gardent un anonymat suspect vis-à-vis des autres homosexuels. Malheureusement, ces lieux sont remplis de petits truands, qui y exercent leur commerce et qui représentent un autre aspect de l'impossibilité de se relaxer à laquelle la société condamne les homosexuels. Ainsi ces hommes ont perdu tout moyen de trouver la relaxation à laquelle ils aspirent.

TOUJOURS UN MASQUE SUR LE VISAGE.

Il en est d'autres qui, moins étouffés par le milieu social où ils vivent, éprouvent néanmoins le besoin de rejeter le masque de faux intérêt pour les femmes ou de fausse indifférence sexuelle que leur travail ou leur famille les oblige à porter. Ceux-là aussi auront plaisir à passer leurs heures de loisir en compagnie d'autres homosexuels. Je ne pense pas qu'aucune modification de la loi ou de l'opinion publique y change jamais quoi que ce soit; de telles réunions sont, du reste, parfaitement inoffensives.

Beaucoup d'hétérosexuels éprouvent aussi parfois le besoin de se trouver au milieu de gens avec qui ils puissent parler librement de leurs goûts sexuels ou, au moins, sensuels. Il est facile de dire que de telles conversations sont le fait de gens inintelligents ou frivoles — à part les très jeunes. Quant à moi, je me garderai bien de porter un jugement aussi collet monté, car je suis persuadé que les homosexuels qui n'ont pas d'autre sujet de conversation que leur dernière aventure ont un horizon aussi limité que les hétérosexuels du même genre — ni plus, ni moins. Et je suis également persuadé que, même dans la société la plus tolérante, les homosexuels, à l'exception des plus complexés, auraient encore, à l'occasion, envie de parler librement avec d'autres homosexuels.

Il arrive souvent que les gens qui parlent des « homosexuels qui vivent en vase clos » veulent dire par là que, « comme les juifs et les francs-maçons », ils se tiennent les coudes sur le plan professionnel. Je ne crois pas qu'on ait jamais prouvé que le nombre des homosexuels qui se laissent influencer par leurs goûts ou par l'attrait sexuel pour procurer du travail à d'autres hommes soit plus élevé que celui des hommes embauchant des femmes qui leur plaisent.

J'ai l'impression que — mis à part certains milieux de modèles pour photos, d'acteurs et autres métiers semblables, où l'attrait sexuel peut être aisément confondu avec la qualification professionnelle — cette fameuse notion du sexe utilisé comme moyen de trouver du travail est grossièrement exagérée, aussi bien en ce qui concerne les homosexuels que les hétérosexuels. Elle trouve sûrement sa source dans cette étrange mixture de jalousies, de vantardises et d'imaginations sexuelles, de médisances conventionnelles, etc..., qui circulent dans la plupart des bureaux et milieux professionnels. Du reste, la théorie que « les homosexuels vivent en vase clos » ne s'accorde guère avec l'accusation de prosélytisme, qu'on leur oppose souvent.

TOUS LES RANGS DE LA SOCIÉTÉ.

On dit parfois que l'homosexualité est un genre de vie « snob ». En réalité, quiconque a la moindre connaissance de ce problème sait qu'on trouve des homosexuels dans toutes les classes de la société et à tous les niveaux de fortune. N'importe quel lecteur de journaux peut en faire lui-même la constatation. L'homosexualité est peut-être moins dissimulée dans les milieux « artistes » ou dans la classe des manœuvres itinérants que dans les milieux plus traditionnalistes; mais justement ce sont ces homosexuels, moins émancipés, des classes bourgeoises — travailleurs en col blanc, ouvriers sédentaires ou professions libérales — qui ont le plus fréquemment des ennuis avec la justice, parce qu'ils ont tendance à chercher leurs satisfactions sexuelles dans les lieux les plus publics et les plus dangereux.

Cette idée que l'homosexualité est un « vice chic » ne vaudrait même pas la peine qu'on s'y arrête, si elle ne jouait un certain rôle dans l'opinion du Parti Travailleuse et des milieux de gauche. Cela est important, car ainsi se trouve amoindri le soutien que les Travailleuses apportent au projet de changement de loi, bien qu'ils constituent le parti réformiste le plus sérieux. Il n'est pas inutile à ce propos de remarquer que, voici une trentaine d'années, bien des gens respectables de la bourgeoisie se refusaient à penser à l'homosexualité, sous prétexte que c'était un vice concernant exclusivement les « clochards » et la « lie des basses classes ».

« ON LES RECONNAIT TOUJOURS... »

« On reconnaît toujours les homosexuels. » Voilà encore une de ces opinions qui constituent, de la part de ceux qui les émettent, une preuve de suffisance injustifiée. La plupart des gens savent bien que les homosexuels peuvent avoir n'importe quelle apparence. Seuls les esprits les plus naïfs peuvent s'imaginer encore que l'homosexualité se trahit à l'œil nu par des signes extérieurs tels que dandinement, voix aiguë, vêtements extravagants, maquillage, etc... Tout cela est un vestige de la « Belle Epoque », du temps d'Oscar Wilde et de Lord Alfred Douglas, où l'on parla pour la première fois publiquement de l'homosexualité.

Même un homme aussi bien intentionné que Havelock Ellis put alors écrire que « les homosexuels aiment s'habiller de vert » ! En réalité, je puis affirmer, pour l'avoir constaté moi-même, que l'on voit aujourd'hui dans le West End de Londres beaucoup moins d'homosexuels affichés que dans les années 1920 ou 1930. Un homme ou un garçon fardé est aujourd'hui un spectacle exceptionnel; il n'était pas si rare alors.

DES PIONNIERS.

Je pense, pour ma part, que ces malheureux étaient des pionniers provocateurs de l'opinion publique. Ils répondaient à l'hostilité générale en provoquant précisément ces sifflets et ces insultes qu'ils redoutaient. Aujourd'hui, les gens ne sont plus si choqués ni si hostiles. Des plaisanteries de café-concert consacrées exclusivement aux « tapettes » paraîtraient, à notre époque, parfaitement démodées; il y a trente ans on les jugeait d'une drôlerie irrésistible.

Cet adoucissement de l'opinion publique a fait disparaître l'homosexuel pathétique, ultra-exhibitionniste. Ce n'est que dans les sociétés les plus intolérantes que les homosexuels peuvent encore parfois se trahir par le caractère extrêmement conventionnel de leur comportement et de leurs vêtements; mais, même là, ils sont en voie de disparition. C'est un souvenir de l'époque du baron de Charlus.

« TOUS DES COUREURS. »

« Les homosexuels sont tous des coureurs. » Ce vieux poncif circule encore. Bien sûr, il est vrai que beaucoup d'homosexuels sont coureurs, dans un monde où les pressions sociales les empêchent d'avoir des relations sexuelles autres que furtives. Même le changement de loi ne modifiera sûrement pas sur ce point les goûts, désormais fixés, des homosexuels d'un certain âge. Mais le public, de toute façon, ne connaît en général les homosexuels que par les faits divers, et les sexologues que par la psychiatrie. Dans presque tous les cas de ce genre, il s'agit d'homosexuels qui n'ont pas réussi à se créer une liaison durable satisfaisante. Etant donné qu'il est si facile de rompre une union homosexuelle, et si difficile d'en établir une, j'aime à croire qu'en l'absence d'enfants qui aideraient à surmonter les périodes de conflit émotionnel les homosexuels doivent avoir à faire preuve souvent d'une fidélité étonnamment solide. Aussi bien, lorsqu'un homosexuel réussit à trouver un compagnon qui l'aide à affronter une société encore très hostile, doit-il faire tout son possible pour préserver cette union.

« DANGEREUX POUR LA SECURITE NATIONALE. »

On dit que les homosexuels sont dangereux pour la sécurité nationale. C'est vrai dans l'état actuel de nos lois (1). Il faut donc choisir entre une « chasse aux sorcières » difficile et corruptrice, et un changement du statut légal. L'opinion que les homosexuels bavardent automatiquement à tort et à travers procède, assez bizarrement, d'une opinion méprisante des femmes en dernière analyse, car elle est fondée sur l'idée qu'on ne peut pas faire confiance aux homosexuels parce qu'ils sont plus « féminins ». Tout ce préjugé semble absurde.

« TELLEMENT ARTISTES! »

« Les homosexuels sont si artistes! » Cette fois, il s'agit d'une opinion qui, malheureusement, est souvent professée par les homosexuels eux-mêmes, qui aiment à revendiquer

(1) Il s'agit de l'Angleterre, bien sûr (Note du traducteur).

comme ayant été des leurs les grands artistes du passé. La réponse, évidemment, est que beaucoup d'artistes et d'écrivains du passé ont été bisexuels ou homosexuels, mais que la plupart ont été hétérosexuels.

En fait, l'accent mis par les homosexuels sur leurs talents artistiques leur est souvent nuisible. Etre « artiste » n'est pas une qualité aux yeux de bien des gens. Qu'ils vivent seuls ou à deux, les homosexuels vivent habituellement en « célibataires », c'est-à-dire sans femme, et cela les amène à accomplir chez eux des tâches qui, normalement, incombent à la fois aux époux et aux épouses — décoration de l'appartement ou de la maison, choix des couleurs, arrangement des fleurs, etc...

Cela signifie que beaucoup d'homosexuels deviennent experts dans des activités du genre que l'on qualifie d'« artistique », alors que les hétérosexuels laissent souvent ces activités aux femmes. C'est sans doute pour cette raison que les homosexuels trouvent souvent un emploi sympathique dans la décoration, l'ameublement, etc..., mais seule une partie d'entre eux ont des prédispositions psychologiques à ces activités. Beaucoup d'homosexuels sont aussi conventionnellement « masculins » que n'importe quel lecteur de *Punch* peut le désirer. Et de toute façon, la frontière rigide entre activités domestiques masculines et féminines s'estompe de plus en plus parmi les hétérosexuels.

ANGUS WILSON.

RELIURES

1963-1964

(dos en cuir - couleur verte)

12 F l'une (port compris)

COMMENT DEVIENT-ON HOMOPHILE ?

ENQUÊTE-REPORTAGE

présentée par ANDRÉ-CLAUDE DESMON
et JACQUES VALLI.

LA FIN ET LES MOYENS.

Comment devient-on homophile ? Cette question ne doit pas prêter à confusion. Il s'agit du « comment », non du « pourquoi ». Lorsque l'idée nous vint de faire une enquête sur ce thème, nous n'avons jamais prétendu ouvrir une nouvelle fois le lourd et volumineux dossier des causes de l'homophilie. Quelle part revient, dans cette particularité, à l'hérédité, à la structure physiologique, aux influences, sociales ou parentales, nous ne le savons pas, et peut-être de nombreuses années s'écouleront encore avant que le débat ne soit définitivement clos. Mais quelles que soient les causes, il n'en reste pas moins que chaque homophile a une façon qui lui est propre de devenir homophile, de se découvrir des goûts différents des autres, d'en prendre conscience, de les refuser ou de les accepter plus ou moins et aussi de se situer par rapport à un climat social très largement hostile. Il doit toujours affronter plus ou moins l'isolement et la solitude; parfois la peur, la honte, le danger. Il met plus ou moins de temps à découvrir l'existence de ses semblables, à les approcher, à les fréquenter. Cette recherche d'un autre lui-même, auprès de qui il trouvera satisfaction sexuelle et épanouissement sentimental, ne se fait pas toujours selon les voies les plus heureuses. Quelles en sont les entraves, les risques? Tels sont les problèmes, les questions qui ont inspiré cette enquête.

Il ne s'agit pourtant pas d'une véritable enquête à caractère scientifique comme celles qui ont abouti par exemple au fameux rapport Kinsey. Pour de nombreuses raisons notre but était beaucoup plus modeste. Une enquête n'est susceptible d'interprétation statistique sérieuse que si elle porte sur plusieurs centaines de sujets, représentant un échantillonnage exact de la société que l'on veut étudier. Les interrogatoires doivent être faits *de vive voix* et par des *spécialistes*. (Il est reconnu que les questionnaires distribués par voie postale ne sont renvoyés que par certaines catégories d'individus — toujours les mêmes — et qu'on ne peut fonder aucune étude sérieuse à partir d'un matériau aussi peu contrôlable). Nous n'avions ni le temps, ni les moyens de satisfaire à toutes ces conditions. Nous nous sommes contentés, en quelques semaines, d'interviewer, à partir d'un questionnaire type, une quarantaine d'homophiles choisis autant que possible de tous les âges et dans tous les milieux; 37 réponses ont été reconnues valables. Ce qui est présenté aujourd'hui se rapproche beaucoup plus du reportage journalistique que de l'enquête sociologique, et l'on s'est attaché moins à donner au lecteur des séries de chiffres — qui en l'occurrence, ne seraient pas vraiment significatifs — qu'à lui suggérer des réflexions sur la condition homophile en France à notre époque, voire à modifier l'éclairage traditionnel de tel ou tel point, tel ou tel aspect.

En effet, ce travail, aussi modeste et limité dans ses ambitions qu'il soit, comporte un élément non négligeable de nouveauté. Pour une fois, ce sont les homophiles qui partent à la connaissance des homophiles, et non des sociologues ou des médecins, étrangers sinon hostiles à ce domaine. L'enquêteur homophile a, pour lui, de susciter davantage la confiance chez l'interrogé et d'être à même de *comprendre* plus profondément, plus intimement, ses réponses, ses réactions. Mais surtout, parce qu'homophile, il a accès à tout un peuple d'homophiles, que ne connaîtront jamais ni le juge, ni le médecin, ni le sociologue non homophiles, à des hommes qui, après des péripéties plus ou moins nombreuses, se sont finalement intégrés de manière très satisfaisante à la société dans laquelle ils vivent; à des hommes qui ne font jamais parler d'eux et qui remplissent aussi bien que d'autres leurs devoirs d'hommes.

À considérer ses avantages, on se prend à rêver à l'intérêt considérable que présenterait une étude de vaste envergure, entreprise par *Arcadie*, entourée de toutes les garanties

scientifiques, et portant sur des centaines de cas, voire des milliers.

Nous n'en sommes pas là aujourd'hui. Ce n'est pas une raison, pour autant, de tenir pour négligeables ces 37 réponses qui ont été recueillies, çà-et-là, au cours d'entretiens amicaux. Le hasard des interrogatoires a fait que toutes les origines, tous les milieux, toutes les professions et tous les âges sont représentés ici. Qu'on en juge par quelques chiffres :

Sur 37 interrogés, 7 ont passé leur enfance et leur adolescence dans un village; 12 dans une petite ville; 11 dans une grande ville; 7 à Paris.

Sur 37 interrogés, 4 sont de milieu paysan; 5 de milieu ouvrier; 19 appartiennent aux classes moyennes (employés, petits fonctionnaires, petits commerçants); 7 sont issus d'un milieu aisé; 1 a vécu dans un milieu artiste et un autre se dit aristocrate.

Si l'on se réfère aux professions exercées, on trouve 8 professions manuelles, 9 employés ou petits fonctionnaires, 4 fonctionnaires supérieurs, 4 étudiants, 3 professeurs, 2 médecins, 1 ingénieur, 1 commerçant, 1 représentant, 1 décorateur, 1 antiquaire, 1 militaire de carrière et un sans profession.

Enfin, la répartition par âge donne les résultats suivants : 16 des interrogés ont de 21 à 30 ans; 12 ont de 30 à 40 ans; 5 de 40 à 50 ans, 2 de 50 à 60 ans, un a 63 ans, un autre 67. Il faut noter un glissement sensible vers les classes jeunes — dû sans doute à la propre jeunesse des enquêteurs — aucune classe d'âge n'a cependant été négligée.

Mais ce n'est pas tout. Les homophiles qui ont été interrogés ne sont pas des inadaptés, des instables, des anxieux, de ces demi-malades qui peuplent les cabinets des psychiatres ou de ces déséquilibrés qui enfreignent à tout instant l'ordre public au risque de se retrouver un jour sur les bancs de la Justice. Ce sont des hommes qui désormais ont reconnu et accepté leur homophilie. Sur 37, 31 déclarent l'accepter pleinement, 3 l'acceptent avec des réserves, 3 seulement la refusent. Pour la plupart ils sont satisfaits de la vie qu'il mènent. Si 13 parmi eux expriment le souhait de mener une autre vie, les raisons qu'ils donnent (difficultés matérielles, désir de changer de profession, souci familiaux...) ne sont pas liées ou n'ont qu'un rapport indirect avec leur homophilie. Sur le plan sexuel, ce ne sont pas des insatisfaits; 31 ont reconnu avoir connu une pleine satisfaction physique. Touchant l'épanouissement

sentimental, la proportion est moins favorable : 18 seulement s'estiment vraiment satisfaits, 6 font des réserves, 13 avouent leur déception. Mais ces chiffres se comprennent aisément si l'on considère que les joies du cœur exigent d'abord les qualités de l'âme.

Toutes ces indications montrent assez, à notre avis que cette enquête porte sur l'*homophile moyen*, celui qui est le moins connu du grand public parce qu'il n'a pas d'histoires, parce qu'il n'en fait pas. C'est ce caractère qui la rend digne d'intérêt. Les enseignements qui s'en dégagent ne sont certes pas révolutionnaires et ils n'apprendront rien à ceux qui ont déjà beaucoup observé et réfléchi sur ces problèmes. Du moins quelques idées reçues seront-elles battues en brèche, quelques hypothèses nouvelles suggérées qui inciteront peut-être quelqu'un à les reprendre et à les renforcer par un travail nouveau.

L'ENFANCE.

Nous avons essayé de circonscrire les grandes lignes de l'enfance de nos sujets. Mais c'est là une entreprise extrêmement délicate. L'adulte oublie, pour une grande part, tout ce qui se rapporte à ces premiers émois sexuels et on ne peut espérer en quelques minutes, par le truchement grossier de quelques questions, ressusciter tous ces pans effondrés du passé. Quant aux souvenirs qui subsistent, il y a de grandes chances pour qu'ils soient assez largement reconstruits et interprétés à la lumière d'un savoir et d'une expérience qui leur sont bien postérieurs. Du moins peut-on supposer que les anecdotes qui émergent encore sont celles qui, sur le moment, ont eu la plus intense émotion et ont joué le rôle de révélateur.

Compte tenu de ces réserves, l'enfance de ces petits garçons qui seront de futurs homophiles apparaît néanmoins très semblables à celle de tous les petits garçons, à cette différence près — mais capitale — que les phantasmes qui suscitent ou accompagnent leurs premiers désirs sont déjà homosexuels.

L'âge de l'éveil sexuel varie selon la précocité de chacun et aussi selon l'acuité de ses souvenirs. Il n'a pas grande importance somme toute. Il n'en est pas de même des scènes, des images, des personnes qui sont à l'origine de cet éveil. Sur 37 cas, 6 seulement reconnaissent avoir eu

dans leur enfance des pensées sexuelles se rapportant à des femmes ou à des parties du corps de la femme. *Tous les autres ont eu des désirs homosexuels.* Ceux-ci sont les plus variés; ils peuvent aussi bien se rapporter à des camarades du même âge qu'à des adultes, aussi bien à la personne prise dans son ensemble qu'à telle ou telle partie du corps. Quelques obsessions dominent le corps cependant. Celle de la nudité d'abord. Etre vu nu, surprendre la nudité des autres, voir se déshabiller tel cousin ou tel camarade qui partage la même chambre, voir se dévêtir des sportifs dans un vestiaire, sont des occasions de trouble auxquels on se réfère souvent. Cette obsession peut être à ce point vive que, dans deux cas, les sujets avouent avoir été longtemps préoccupés et troublés à la seule idée du conseil de révision! Un autre rêvait qu'il se promenait sans pantalon; tel autre, que des camarades plus âgés le déculottaient sans rien faire de plus et cela l'excitait énormément. « D'où vient cette sensibilité au déshabillage et à la simple pensée de la nudité des corps? Cela a-t-il un rapport avec l'homophilie, ou n'est-ce pas plutôt à l'excessive pudeur puritaine qui règne dans certains milieux familiaux? Le corps, le sexe principalement, sont des objets de honte et de péché. Il faut le cacher et le simple fait de le montrer ou de le regarder appartient déjà au domaine interdit et grisant de la « faute ».

Plus caractéristique et plus surprenant est l'intérêt que portent ces petits garçons aux *adultes*. Si plusieurs reconnaissent que leurs fréquents désirs sexuels les ont porté vers les camarades de leur âge, plus nombreux encore sont ceux qui se sont intéressés d'abord à des garçons sensiblement plus âgés ou à des adultes. Sont évoqués volontiers tel homme en pantalon de velours et en bottes, tel ouvrier au beau torse nu, ou encore la toilette du jardinier sous la douche... Mais il n'est pas jusqu'au corps du père lui-même qui ne puisse être l'objet de troubles. Deux cas de cette sorte sont à signaler : l'un était attentif au déshabillage de son père, l'autre s'intéressait particulièrement, pendant les leçons de natation, à la beauté de son torse « aux larges mamelons ». Ces exemples sont d'une extrême importance. Ils montrent que la nature homosexuelle des premiers désirs ne peut être confondue, dans ce cas, avec la simple curiosité anatomique qui anime tous les petits garçons de cet âge, telle que voir comment est fait le sexe de camarade, concours de prestige où l'on en admire volontier la vigueur et la dimension, intérêt aux premiers poils qui poussent, etc...

Il ne s'agit donc pas chez les homosexuels de curiosités passagères mais d'une pulsion fondamentale orientée vers la virilité.

Une autre observation va aussi à l'encontre des idées reçues et renforce la thèse selon laquelle les goûts homosexuels sont présents en l'individu dès la période prépubertaire : c'est le peu d'importance que tiennent chez les sujets observés les cas de perversions précoces, de mauvais exemples, de mauvaises rencontres, autant de spectres qui hantent l'esprit des mères lorsque leur petit garçon fait ses premiers pas seul dans la vie. Sur 37 cas, 3 seulement ont été l'objet d'entreprises déshonnêtes et ont vu leur innocence surprise par des individus peu scrupuleux. L'un est fortement troublé, à 9 ans par un exhibitionniste; un autre est *contraint* à la fellation par un cousin plus âgé; deux ouvriers, enfin, montrent leur sexe à un troisième. Encore ces expériences, pour troublantes qu'elles fussent, ont-elles sur le moment suscité plus de peur et de dégoût que d'attrait.

Il n'en va pas de même si l'on considère les jeux érotiques entre garçons de même âge. 29 sur 37 reconnaissent s'être livrés à des jeux de cette sorte (exhibitions, attouchements, masturbations mutuelles) entre leur dixième et leur douzième année. Mais ils n'y attachent pas grande importance et tous s'accordent pour ne voir aucun rapport entre ces activités ludo-érotiques et leur homosexualité actuelle. L'un déclare « C'était comme de jouer au gendarme et au voleur »; un autre « Ça n'avait pas plus d'importance que de manger des pâtisseries ». Ces jeux semblent aller de soi à cet âge là et sans doute trouverait-on la même fréquence chez les hétérosexuels.

Le premier éveil des désirs, la découverte de son propre corps, la tentation de jouer avec soi, sont des explications suffisantes à ces activités. Les éducateurs se trompent lorsqu'ils croient y déceler des tendances futures; ils jouent aux apprentis sorciers lorsqu'ils prétendent s'y opposer de façon brutale: l'interdit solennel risque de sacraliser des jeux jusque là anodins.

Notre incursion dans ces années de la première enfance nous a conduits à demander à nos interlocuteurs s'ils avaient regretté, à cette époque, de ne pas être une fille: 10 ont répondu oui, dont l'un avec beaucoup de conviction; 27 ont répondu non et parmi ceux-ci 8 très fermement. Ces réponses ne pourraient être légitimement interprétées que si on pouvait les comparer à celles fournies par un échantil-

lonnage équivalent d'hétérosexuels. Si l'on s'en tient à ce que rapporte Simone de Beauvoir dans le *Deuxième Sexe*, à savoir qu'il est très rare qu'un garçon regrette de ne pas être une fille, il faudrait conclure que la proportion est plus forte chez les homosexuels. Mais des statistiques ont-elles jamais été établies en ce domaine?

Pour nous, ces chiffres ont surtout l'avantage de mettre à mal un autre lieu commun, celui qui consiste naïvement à réduire l'homophilie à un cas d'inversion psychique. Que sur 37 homosexuels, 27 se déclarent satisfaits et fiers de leur virilité devrait donner à réfléchir.

Nous nous sommes enfin préoccupés de savoir si beaucoup parmi nos « patients » avaient reçu de leurs parents une initiation sexuelle satisfaisante et aussi s'ils avaient été en butte à des interdictions précises, voire des menaces, concernant les activités sexuelles. Les résultats sont extrêmement nets. 33 n'ont reçu aucune initiation (« On ne parlait jamais de ces choses là »); 4 seulement ont connu un sort différent, encore que l'initiation reçue ait été extrêmement « maladroite et embarrassée ». Cette proportion reflète trop bien, à notre avis, l'état d'esprit de la Société française contemporaine, à l'égard des choses du sexe: état d'esprit fait d'embarras, de gêne, de pudibonderie et qui aboutit finalement à une démission. Il s'agit moins, croyons nous, de pudeur puritaine que de honte confuse héritée d'une longue tradition où sexualité était synonyme de culpabilité. Une évolution se fait jour, dit-on? Faut-il en voir les prémisses dans le fait que sur les 4 « initiés » 3 habitaient à Paris et que tous les 4 appartenaient à un milieu bourgeois, plus ou moins aisé?

A quelque chose malheur est bon. La gêne et le silence des parents sont tellement généralisés que les mises en garde, les interdictions et les menaces, sont beaucoup moins nombreuses que nous ne pouvions le redouter: le nombre des victimes des interdits parentaux s'élève à 10, et sur ces cas 3 seulement furent violents et accompagnés de menaces, 4 furent proférés sur un ton « neutre », 3 furent presque implicites. Le petit nombre des menaces donnent à penser que certaines idées stupides, concernant la masturbation par exemple, sont en train de disparaître complètement. Mais l'absence de menaces et d'interdits explicites ne doit pas faire illusion. Le plus souvent le silence qui règne sur ces sujets tabous, la façon qu'on a de détourner la conversation ou d'aborder avec un ton différent certains sujets,

créé autour du jeune garçon, un climat généralisé de réprobation.

Rien n'est dit, pourtant tout est déjà interdit. Comme le fait remarquer un des participants « mes parents n'avaient pas besoin d'en parler, je savais que c'était interdit ».

Cette enquête sur le milieu familial et les premières manifestations de la vie sexuelle de l'enfant est trop rapide, trop sommaire pour qu'on puisse songer à en tirer des conclusions définitives. Du moins deux leçons semblent-elles se dégager un peu plus clairement. C'est d'abord que les tendances homophiles sont contemporaines des premiers désirs, et qu'elles se manifestent spontanément en dehors de toute intervention extérieure. C'est aussi que nul traumatisme psychique, nul cataclysme affectif, nulle expérience caractéristique ne peuvent être invoqués, pendant la période prépubertaire, comme étant à l'origine d'une homophilie. Presque tous les sujets observés ont eu une vie familiale équilibrée et paisible, presque tous ont vécu à l'abri des « mauvais exemples », tous ont connu une enfance dite « normale ». Le psychanalyste répliquera sans doute que les jeux étaient faits bien avant, dès les premières années de vie. C'est peut-être vrai mais cela échappe à notre investigation. Contentons-nous de dire qu'à l'âge du premier éveil conscient de la sexualité, à 8 ans, à 10 ans, à 12 ans, selon les cas, pour 9 des 10 cas observés, les jeux semblaient effectivement déjà être faits. Tout était déjà en germe.

Et pourtant quel chemin sinueux, souvent long et semé d'embûches, sépare ce premier désir de son accomplissement final! Entre ces deux moments se dresse la société et son cortège d'interdits. C'est cette route, plus ou moins rude, selon le cas, c'est ce processus de « socialisation » que nous nous sommes surtout attachés à cerner et que nous voulons maintenant décrire.

(A suivre)

ANDRÉ-CLAUDE DESMON et JACQUES VALLI.

LAMINE

par L. DE SEIGNE.

La rébellion commençait de s'étendre en Algérie et gagnait peu à peu l'ensemble du pays à partir des points où elle avait éclaté : on eût dit que des taches d'huile, faites ici et là, se répandaient lentement jusqu'au moment où, s'étant toutes confondues, elles n'en formeraient plus qu'une seule qui recouvrirait tout. Les zones où régnait encore la paix et la sécurité se rétrécissaient de jour en jour.

A Tebessa, l'ancienne Théveste, chef-lieu de l'administration romaine en Numidie que tenait la III^e Légion « Augusta », c'était déjà fait. La frontière tunisienne n'était pas loin, rien n'empêchait les fellaghas de la franchir et on avait dû instituer le couvre-feu dans la ville : le jour, dans les ruelles de la ville arabe que ceinturaient de hautes murailles faites d'énormes pierres taillées, seuls vestiges de l'époque romaine avec un ravissant petit temple de Minerve encore intact, des coups de feu partaient des fenêtres et la troupe accourue ne trouvait jamais personne. Les maisons communiquaient toutes les unes avec les autres, ce qui permettait à leurs auteurs de disparaître à leur aise; les occupants interrogés déclaraient invariablement, prenant Allah à témoin de leur bonne foi, n'avoir jamais vu aucun étranger à leur famille entrer chez eux. C'était d'ailleurs quelquefois vrai, car il advenait que les tireurs ne fussent personne d'autre qu'eux-mêmes ou leurs enfants. Au reste, leurs serments vrais ou faux ne pouvaient compromettre leur future entrée au paradis dont le Coran décrit en détail les jouissances qui y attendent les élus, car le même Coran prend soin de préciser qu'un bon musulman peut sans inconvénient jurer n'importe quoi à un roumi : il suffit d'une simple restriction mentale pour qu'Allah ne s'en offense point : « Akarbi ouallah! Ch'ti jure qu'y avait personne! »

Je venais d'arriver dans la ville et devais y séjourner quelques jours avant d'aller occuper une oasis du Sahara, à 250 km plus au sud avec l'unité dont j'avais la charge.

Celle-ci était composée presque exclusivement de musulmans et j'avais un léger déficit en effectifs que je désirais combler.

Il n'était pas aisé alors, avec l'ambiance qui régnait dans la population musulmane, de trouver des volontaires pour servir à nos côtés et je ne me faisais guère d'illusions.

J'envoyai quelques-uns de mes hommes battre les cafés maures de la ville et le lendemain, ils me ramenèrent 5 à 6 pauvres diables, tous âgés d'une vingtaine d'années environ, vêtus de guenilles, sales et l'air misérable.

Dans ce triste lot, je remarquai tout de suite l'un d'eux, simplement parce qu'il parlait un peu le français et semblait avoir l'esprit plus ouvert, alors que les autres n'en savaient pas un seul mot et paraissaient passablement bornés.

C'était un grand garçon au visage ovale, aux yeux en amande légèrement bridés et dont l'épaisse chevelure, noire et lisse aux reflets bleutés, n'avaient sans doute jamais connu, pour être taillés, que le ciseau maladroit de quelque camarade.

Quand il parla pour répondre à mes questions, son pauvre sourire découvrit une denture éclatante et éclaira quelque peu sa figure aux traits réguliers mais couverte de boutons dus, sans nul doute, à sa mauvaise alimentation. Large d'épaules et apparemment bien bâti, il était d'une maigreur qui évoquait davantage la chèvre que l'athlète complet.

Il m'avoua qu'il était sans travail, venait d'un village des environs où ses parents arrivaient à peine à subsister, vivait de la charité d'un de ses oncles et ne se nourrissait guère que de kesra, cette galette indigeste faite de farine d'orge, et d'un peu de chorba, soupe aux légumes insipide que relève une forte dose de piment.

Oui, bien sûr, il était volontaire pour me suivre n'importe où. Il me dit s'appeler Lamine et être le descendant de soldats Turcs restés dans le pays après la conquête française de l'Algérie. Je l'engageai donc, après les formalités d'usage, lui fis donner une tenue de treillis neuve et le confiai à un gradé en recommandant à ce dernier de le faire se laver et couper les cheveux.

Je ne m'occupai plus de lui et quelques jours plus tard, nous prenions la direction du sud.

C'était au début de l'été et nous nous installâmes dans notre palmeraie où il faisait une chaleur accablante. Quand par hasard l'air s'agitait un peu, c'était pour nous apporter, avec du sable, la chaleur encore plus brûlante du désert, une chaleur desséchante qui transformait nos gosiers en tubes de parchemin et nos langues en papier buvard. Pour étancher nos soifs sans cesse renouvelées, une maigre source dispensait une eau alcaline qui décapait nos intestins et nous ne cessâmes d'en être incommodés qu'après plusieurs semaines d'accoutumance.

L'Intendance, ignorante ou peu soucieuse des réalités de ces climats, nous avait dotés de treillis en toile épaisse et raide dont le port devenait impossible passé 10 heures du matin. Outre cela, nous avions des caleçons courts et des gandourahs en toile kaki, sorte de longues chemises à manches larges, fendues devant et derrière afin d'en permettre le port par les cavaliers à cheval.

Je décidai, n'ayant pas l'embaras du choix, de faire porter à tout le monde le caleçon, la gandourah par dessus et rien d'autre que des sandales aux pieds et un chapeau sur la tête. Nous avions, vêtus de la sorte, à peu près l'air de guerriers Yéménites.

Notre oasis connaissait un calme relatif, du moins durant le jour, et j'en profitai pour entraîner un peu les anciens et instruire les nouveaux.

Des collines caillouteuses et dépourvues de toute végétation, situées à quelques kilomètres de notre cantonnement, étaient l'endroit idéal pour y effectuer des tirs et, chaque semaine, tous y allaient à tour de rôle, par petits groupes.

Notre ravitaillement était correctement assuré et il m'avait été signalé que les derniers recrutés se jetaient littéralement sur la nourriture, dévorant tout ce qui leur tombait sous la dent : j'avais prescrit de ne pas les rationner et de leur en donner autant qu'ils en voudraient, sachant bien que cela « passerait » dès qu'ils se seraient un peu replumés, ce qui arriva effectivement.

Je ne m'étais plus occupé de Lamine lorsqu'un matin, le sous-officier qui devait emmener son groupe au tir dans l'après-midi vint me trouver pour me dire qu'il devrait y aller sans lui parce qu'il s'était blessé à un pied et ne pourrait marcher jusque là.

« Dites-lui de se tenir prêt et de m'attendre : j'irai vous rejoindre au tir en jeep et l'emmènerai avec moi », lui répondis-je.

A l'heure dite, Lamine était là, près de la jeep, son fusil à la main. Je fus d'abord frappé par le changement qui s'était opéré en lui et le reconnus à peine : ses joues s'étaient remplies, leur peau lisse n'était plus enlaidie par aucun bouton : ils avaient tous disparu et tout son corps semblait s'être étoffé et développé.

Il m'accueillit avec un large sourire qui découvrit ses belles dents blanches et qui se répercutait jusque dans ses yeux rieurs qu'ombrageaient de longs cils noirs.

Tout son visage reflétait la franchise, l'amitié confiante, la joie d'une âme simple et sans malice.

Je le fis monter à mes côtés où il s'assit, le fusil debout entre les jambes, regardant droit devant lui et l'air radieux.

Nous primes le départ et étions à peine engagés sur la piste qui conduisait en dehors de la palmeraie que je perçus une violente odeur de parfum à bon marché. Étonné d'abord, je me rendis presque aussitôt compte que c'était Lamine qui en était la source : il avait dû l'acheter au bazar arabe du village et s'en était inondé : tout le flacon avait dû y passer !

Je l'observai un instant du coin de l'œil : il ne disait rien, regardait toujours droit devant, un petit sourire aux lèvres.

« Tu sens bon », lui dis-je, rompant le silence.

« Ah oui ? » répondit-il, je l'ai trouvé au village, mais à Tebessa, il y en a du meilleur ».

Après un nouveau silence, je lui demandais :

« Mais pourquoi t'es-tu parfumé ainsi ? »

Et sans l'ombre d'une hésitation il me répondit :

« C'est pour toi... »

Il m'avait dit cela en se tournant vers moi, la tête penchée sur l'épaule et en me regardant au plus profond des yeux ; son sourire s'était soudain effacé et tout son être semblait tendu comme une offrande : il me faisait don de lui-même avec cette élégance et cette simplicité auxquelles on reconnaît les cœurs purs.

Notre amitié naquit de ce jour et jamais il ne la trahit.

Toujours il s'arrangea pour que nul ne s'aperçût de cette amitié qui nous unissait et en aucun cas ne s'en prévalut pour obtenir de moi le moindre avantage par rapport aux autres.

Notre séjour dans cette oasis se prolongea jusqu'au delà de l'hiver : pour remplacer nos caleçons peu esthétiques, j'avais fait confectionner des sérourals en toile noire à la mode saharienne : ce sont de vastes pantalons retenus à la

taille par un cordonnet et bouffant sur les chevilles et c'est bien le seul vêtement qui convienne à ces climats. Lamine en eut un comme les autres et en était ravi.

Une petite école fonctionnait dans le village et, comme il m'avait manifesté le désir d'apprendre à lire et à écrire le français, je m'étais arrangé pour que lui et quelques autres aillent chaque soir y prendre des leçons.

Quelque mois plus tard, je fus muté ailleurs. Lamine voulut bien entendu me suivre et je pus le garder auprès de moi comme planton. Il resta encore trois ans à mes côtés et puis un jour, il vint me trouver avec une lettre reçue de chez lui : son père venait de mourir, laissant seuls sa mère et deux ou trois petits frères et sœurs. Lamine m'expliqua, les larmes aux yeux, qu'il devait me quitter pour retourner là-bas dans son lointain village du sud : il ne pouvait laisser les siens seuls, incapables de rien faire ; qui s'occuperait du mulet, du bourricot, du petit troupeau de chèvres et des moutons ?

Il me promit de s'arranger, une fois rendu chez lui, pour pouvoir revenir : peut-être sa mère trouverait-elle à se remarier ?

Je le laissai partir, ne me sentant nul droit de le détourner de faire ce qu'il considérait comme un devoir.

Il m'écrivait souvent, me racontant sa petite vie sans joie au fond de son bled. C'était écrit avec d'affreuses fautes d'orthographe, mais je sentais dans ses lettres à la fois sa tristesse et aussi toute sa tendresse.

Et puis, il cessa de m'écrire, je ne reçus plus rien.

Deux mois plus tard environ, un de mes hommes originaire de la même région me raconta à son retour de permission ce qui lui était arrivé : de fortes pluies d'orage étaient tombées une après-midi, gonflant un oued ordinairement à sec.

Alors que le soir tombait et inquiet de ne pas voir rentrer le troupeau confié à la garde d'un de ses jeunes frères, Lamine partit à sa rencontre sur son mulet. Il arriva devant l'oued qui charriait des eaux boueuses s'écoulant en un courant violent et plein de remous. Il voulut le franchir, car le troupeau était de l'autre côté.

Il poussa sa bête qui s'engagea dans l'eau mais, arrivée vers le milieu, glissa sur un caillou et tomba. Lamine, qui ne savait pas nager, fut emporté par le courant et on retrouva son corps le lendemain, reposant sur les cailloux du lit de l'oued à nouveau desséché.

L. DE SEIGNE.

L'ASSASSINAT DU ROI ÉDOUARD II

DE MARLOWE A MAURICE DRUON

par RAYMOND AVIGNON.

Dans le numéro de novembre 1963 d'*Arcadie* l'on a pu lire, d'après le dramaturge anglais Marlowe, comment avaient péri le roi Edouard II d'Angleterre et son amant. Je pense que je ne suis pas le seul à avoir lu les excellents ouvrages historiques de Maurice Druon *Les Rois Maudits* et plus particulièrement le tome V, *La Louve de France*, dans laquelle il est fait allusion aux mœurs du roi Edouard II.

Or voici pour ceux qui n'ont pas lu ce livre, la façon dont Maurice Druon décrit la fin atroce du roi et de son amant.

D'abord l'amant :

« Toute la haine se concentra donc sur Hugh Despenser, qu'on continuait d'appeler le Jeune bien qu'il approchât maintenant trente-six ans et que son père n'existât plus. Son jugement fut rapidement instruit, à Hereford, et sa condamnation prononcée qui ne faisait de doute pour personne. Mais parce qu'on le tenait pour le premier responsable de toutes les erreurs et de tous les malheurs dont avait souffert l'Angleterre, son supplice fut l'objet de raffinelements particuliers.

« Le vingt-quatrième jour de novembre, les tribunes furent dressées sur une esplanade devant le château et la plate-forme d'échafaud montée assez haut pour qu'un peuple nombreux pût ne perdre aucun détail de l'exécution. La reine Isabelle se tenait au premier rang de la plus grande tribune, entre Roger Mortimer et le prince Edouard. Il bruinait.

« Les trompes et les busines sonnèrent. Hugh le Jeune fut amené par les aides bourreaux et dépouillé de ses vêtements. Quand son long corps aux hanches saillantes, au torse un peu creux, apparut, blanc et totalement nu, entre les bourreaux rouges et au dessus des piques des archers qui entouraient l'échafaud, un immense rire gras s'éleva de la foule.

L'ASSASSINAT D'ÉDOUARD II

« La reine Isabelle se pencha vers Mortimer et lui murmura :

— Je déplore qu'Edouard ne soit point présent à regarder.

« Les yeux brillants, ses petites dents carnassières entrouvertes, et les ongles plantés dans la paume de son amant, elle était bien attentive à ne rien perdre de sa vengeance.

« Le prince Edouard pensait : « Est-ce donc là celui qui a tant plu à mon père ? » Il avait déjà assisté à deux supplices et savait qu'il tiendrait jusqu'au bout, sans vomir.

« Les busines sonnèrent à nouveau. Hugh fut étendu et lié par les membres sur une croix de Saint-André horizontale. Le bourreau affila lentement, sur une pierre d'affûtage, une lame aiguë, pareille à un couteau de boucher, et en éprouva le tranchant sous le pouce. La foule retenait son souffle. Puis un aide s'approcha, tenant une tenaille dont il saisit le sexe du condamné. Une vague d'hystérie souleva l'assistance; les pieds battants faisaient trembler les tribunes. Et malgré ce vacarme, on perçut le hurlement poussé par Hugh, un seul cri déchirant et arrêté net, tandis qu'un flot de sang jaillissait devant lui. La même opération fut répétée pour les génitoires, mais sur un corps déjà inconscient, et les tristes déchets jetés dans un fourneau plein de braises ardentes et qu'un aide éventait. Il s'échappa une affreuse odeur de chair brûlée. Un hérault, placé devant les sonneurs de busines, annonça qu'il en était fait ainsi « parce que le Despenser avait été sodomite, et qu'il avait favorisé le roi en sodomie, et pour ce, déchassé la reine de sa couche ».

« Puis le bourreau, choisissant une lame plus épaisse et plus large, fendit la poitrine par le travers et le ventre dans la longueur, comme il eût fait d'un porc; les tenailles allèrent chercher le cœur presque encore battant et l'arrachèrent de son logement pour le jeter également au brasier. Les busines retentirent pour donner la parole au hérault, lequel déclara que « le Despenser avait été faux de cœur et traître, et par ses traîtres conseils avait honni le royaume ».

« Les entrailles furent ensuite sorties du ventre, déroulées et secouées, toutes miroitantes, nacrées, et présentées au public, parce que « le Despenser s'était nourri du bien des grands comme du bien du pauvre peuple ». Et les entrailles à leur tour se transformèrent en cette âcre fumée épaisse qui se mêlait à la bruine de novembre.

« Après quoi la tête fut tranchée, non pas d'un coup d'épée, puisqu'elle pendait à la renverse entre les branches de la croix, mais détachée au couteau, parce que « le Despenser avait fait décoller les plus grands barons d'Angleterre et que de son chef étaient sortis tous les mauvais conseils ». La tête de Hugh Despenser ne fut pas brûlée; les bourreaux la rangèrent à part pour l'envoyer à Londres, ou elle serait plantée à l'entrée du pont.

« Enfin quatre morceaux furent faits de ce qui restait du long corps pâle, quatre quartiers, un bras avec l'épaule, l'autre bras avec l'épaule et le cou, les deux jambes avec chacune la moitié du ventre, afin d'être expédiés aux quatre meilleures cités du royaume, après Londres.

« La foule descendit des tribunes, lasse, épuisée, libérée. On pensait avoir atteint les sommets de la cruauté ».

Plus loin, on lit, à propos de la mort du roi :

« Maltravers était assis sur une escabelle, les cheveux pendant sur les oreilles, les mains entre les genoux, et regardait le roi. Gournay tisonnait le feu. Le barbier Ogle tenait une corne de bœuf à la main et une petite scie.

— Dors, sire Edouard, ne t'occupe pas de nous, nous avons à travailler, insista Gournay.

— Que fais-tu, Ogle? demanda le roi. Tu tailles une corne pour boire?

— Non, my lord, pas pour boire. Je taille une corne, voilà tout.

« Puis se tournant vers Gournay et marquant une place sur la corne, avec l'ongle du pouce, le barbier dit :

— Je crois que c'est la bonne longueur, ne pensez-vous pas?

« Le rouquin au visage de truie regarda par-dessus son épaule et répondit :

— Oui, je crois que cela doit aller. Bonum est.

« Puis il se remit à éventer le feu.

« La scie criait sur la corne de bœuf. Quand celle-ci fut partagée, le barbier en tendit la partie effilée à Gournay, qui la prit, l'examina, y enfonça le tisonnier rouge. Une âcre odeur s'échappa qui d'un coup empesta la pièce. Le tisonnier ressortit par la pointe brûlée de la corne. Gournay le remit au feu. Comment voulait-on que le roi dormît avec tout ce travail autour de lui? Ne l'avait-on éloigné de l'oubliette aux charognes que pour l'enfumer à présent avec de la corne brûlée? Soudain Maltravers, toujours assis et toujours regardant Edouard, lui demanda :

— Ton Despenser que tu aimais tant, avait-il la parure solide?

« Les deux autres s'esclaffèrent. A cause de ce nom prononcé, Edouard sentit comme un déchirement dans son esprit et comprit que ces gens allaient l'exécuter sur l'heure. Se préparaient-ils à lui infliger le même et atroce traitement qu'à Hugh le Jeune?

— Vous n'allez pas faire cela? Vous n'allez pas me tuer? s'écria-t-il, s'étant brusquement redressé sur son lit.

— Nous, te tuer, sire Edouard? dit Gournay sans même se retourner. Qui pourrait te faire croire cela?... Nous avons des ordres. Bonum est, bonum est...

— Allons, recouche-toi, dit Maltravers.

« Mais Edouard ne se recouchait pas. Son regard, dans sa tête toute chauve et amaigrie, allait, comme celui d'une bête piégée, de la nuque rousse de Thomas Gournay au long visage jaune de Maltravers et aux joues poupines du barbier. Gournay avait ressorti le tisonnier du feu et en examinait l'extrémité incandescente.

— Towurlee! appela-t-il. La table!

« Le colosse, qui attendait dans la pièce voisine, entra portant une lourde table. Maltravers alla refermer la porte et y donna un tour de clé. Pourquoi cette table, cette épaisse planche de chêne, qu'on posait ordinairement sur des tréteaux? Or il n'y avait pas de tréteaux dans la pièce. Et parmi tant de choses étranges qui se passaient autour du roi, cette table portée à bout de bras par un géant devenait l'objet le plus insolite, le plus effrayant. Comment pouvait-on tuer avec une table? Ce fut la dernière pensée claire qu'eut le roi.

— Allons! dit Gournay faisant signe à Ogle.

« Ils s'approchèrent, chacun d'un côté du lit, se jetant sur Edouard, ils le retournèrent sur le ventre.

— Ah! les gueux, les gueux! criait-il. Non, vous n'allez pas me tuer.

« Il s'agitait, se débattait, et Maltravers était venu leur prêter la main, et ils n'étaient pas trop de trois; et le géant Towurlee s'apprêtait à leur porter aide.

— Non, Towurlee, la table! cria Gournay.

« Towurlee se rappela ce qu'on lui avait commandé. Il souleva l'énorme planche et la laissa retomber à plat en travers des épaules du roi. Gournay releva la robe du prisonnier, abaissa les braies dont l'étoffe usée se déchira. C'était grotesque, misérable, un fondement ainsi exposé;

mais maintenant les assassins n'avaient plus le cœur à rire.

« Le roi, à demi assommé par le coup et suffoquant sous la table qui l'enfonçait dans le matelas, se débattait, ruait. Que d'énergie il lui restait!

— Towurlee, tiens-lui les chevilles! Mais non, pas ainsi, tiens-les écartées! ordonna Gournay.

« Le roi était parvenu à sortir sa nuque dénudée de dessous la table, et tournait le visage de côté, pour prendre un peu d'air. Maltravers lui pesa des deux mains sur la tête. Gournay se saisit du tisonnier et dit :

— Ogle! Enfonce la corne, à présent.

« Le roi Edouard eut un sursaut d'une force désespérée quand le fer rouge lui pénétra dans les entrailles; le hurlement qu'il poussa, traversant les murs, traversant le keep, passant par-dessus les dalles du cimetière, alla réveiller les gens jusque dans les maisons du bourg. Et ceux qui entendirent ce long, ce lugubre, cet effroyable cri, eurent dans l'instant même la certitude qu'on venait d'assassiner le roi.

« Le lendemain matin les habitants de Berkeley montèrent au château, pour s'informer. On leur répondit qu'en effet l'ancien roi était trépassé dans la nuit, soudainement, en jetant un grand cri.

— Venez donc le voir, mais oui, approchez, disaient Maltravers et Gournay aux notables et au clergé. On fait présentement la toilette mortuaire. Qu'on entre; tout le monde peut entrer.

« Et les gens du bourg constatèrent qu'il n'y avait aucune marque de coup, aucune plaie, aucune blessure sur ce corps qu'on était en train de laver, et qu'on prenait bien soin de tourner et de retourner devant eux. Simplement un horrible rictus tordait la face du cadavre.

« Thomas Gournay et John Maltravers se regardaient; ç'avait été une brillante idée que cette corne de bœuf pour enfoncer le tisonnier à travers. Vraiment, une mort sans traces, et dans ce temps si inventif en matière d'assassinat, ils avaient découvert là une parfaite méthode ».

Je ne me permettrais pas d'accuser Maurice Druon ou Marlowe d'avoir puisé leurs renseignements à de mauvaises sources, mais il apparaît certain que les chroniqueurs de l'époque ne semblent pas relater la fin tragique du souverain de la même manière. Un point cependant demeure bien précis : l'utilisation d'une table dans les deux versions.

Que faut-il penser des quelques retouches à l'histoire

dont nous parle Llewelyn? Marlowe aurait-il volontairement passé sous silence le drame qui entoura la mort du roi Edouard II? S'agit-il d'une retouche, dans ce cas pourquoi? Est-ce un manque d'information?

Les lecteurs voudront bien m'excuser de ne parler ici que de l'exécution du roi, mais le supplice infligé à Hugh Despenser, bien qu'aussi atroce, nous est, si je puis dire, plus familier. Philippe le Bel n'a-t-il pas fait supplicier de la même manière les beaux Gauthier et Philippe d'Aunay, amants de ses brus?

Il est certain qu'on voulait se débarrasser du roi Edouard, mais que celui-ci devait aux yeux de tous mourir de mort naturelle. Evidemment la mort par étouffement apparaît assez plausible, mais le procédé odieux autant que sadique utilisé (d'après Druon) ne laissait, lui non plus, aucune trace.

De son côté le Dictionnaire universel d'Histoire de M. N. Bouillet indique pour sa part : « Le roi s'abandonna à d'infâmes débauches et se laissa gouverner par ses favoris Gaveston et Spencer qui le perdirent... Deux assassins, Mautravers et Gournay, le tuèrent en lui enfonçant un fer rouge dans les entrailles ».

Cette version rejoindrait davantage celle de Druon, encore qu'il y ait un désaccord sur le nom et le nombre d'amants : Gaveston et Spencer selon Marlowe et Bouillet, Hugh Despenser le Jeune d'après Druon.

La vérité semble difficile à éclaircir, car l'on ne connaît que trop bien les versions diverses prêtées à certains événements historiques de cet ordre. D'aucuns n'ont-ils pas prétendu que Ravallac avait été armé par le roi d'Espagne, que Louis XVII n'était pas mort à la prison du Temple, pas plus que la princesse Anastasia à Ekaterinenbourg, que le drame de Mayerling avait été savamment orchestré par l'empereur et son entourage? Plus près de nous, saurons-nous un jour la vérité sur l'assassinat du Président Kennedy, ou saurons-nous seulement la seule version que devra connaître le monde? Mystère, toujours mystère, entourant les fameux *Secrets d'Etat*.

UNE COMÉDIE SUR L'HOMOSEXUALITÉ

imaginée par
VICTOR HUGO
en marge d'Homère.

Victor Hugo, en relisant l'Illiade, avait imaginé une cause étrange pour la mort de Thersite.

Homère conte que le bouffon Thersite avait eu l'imprudence de railler Achille pleurant sur la mort de la belle Amazone Penthésilée qu'il venait de tuer.

Victor Hugo, lui, pour rendre Briséis jalouse, fait accuser Achille d'homosexualité, ce qu'autorisent d'ailleurs les mœurs antiques.

J'ai essayé de relier entre eux les quelques vers déchiffrables, complétés par de la prose exposant le sujet du poème. Des rimes sont indiquées en marge du manuscrit.

J'ai utilisé pour le mieux ces éléments afin d'essayer de rester conforme à l'intention du poète qui, par ailleurs, avait, avec les mêmes personnages, noté ceci :

Un sujet :

THERSITE FAISANT COCU ACHILLE,

Comédie homérique.

PERSONNAGES :

Achille, Patrocle, Briséis (celle-ci jalouse de Patrocle et se donnant à Thersite).

On reconnaît là les éléments du poème projeté :

LA MORT DE THERSITE (1)

Thersite, ce bavard sans honte et sans mesure,

(1) Les vers en italique sont ceux de Victor Hugo qui sont restés lisibles.

*Habile à débiter toutes sortes d'injures
Déblatèrait étourdiment contre les Rois;
Bafouant leur pouvoir armé de trop de droits,
Soucieux seulement de provoquer le rire!
Il était, ce Thersite, impossible à décrire
Et, d'ailleurs le plus laid des Grecs, louche, boiteux
Tel que les gens railleurs le poussaient devant eux!
De ces feux qu'en riant la Nature suscite
Pour une fille, un jour, elle enflamma Thersite;
Ces feux-là rendent fou l'être qui les reçoit
Et le plus laid aime la plus belle qui soit!
La fraîche Briséis, prêtresse de Lyrnesse,
Incomparable fleur de grâce et de jeunesse.
La clarté toujours porte une ombre à son côté,
Et la laideur sans cesse aspire à la beauté.
Thersite convoitait la captive d'Achille
Si fort qu'il en sentait en lui s'aigrir le chyle
Et pour mieux parvenir à ses fins, la rendit
Jalouse éperdument de son maître. Il lui dit
Comme elle en fleurissait l'image sur son socle :
— « Achille en ce moment te trompe avec Patrocle,
Venge-toi ». Briséis prononce en son émoi
— « Avec qui? ».*

*« Le peux-tu demander? avec moi! »
Et Thersite, déjà, transportait dans sa tente
Entre ses bras ardents Briséis consentante,
Achille alors surgit qui le surprit à point
Et l'assomma d'un brusque et massif coup de poing.
Achille aux pieds légers avait lourde la poigne
Ainsi que cette mort de Thersite en témoigne;
Devant lui, Briséis brillait comme un flambeau!
A son reflet, le monstre, en mourant, devint beau.
Et cela confirma le dit d'un vieil augure :
« Il n'est laideur qu'un jour l'Amour ne transfigure ».*

*On ne cesse de faire des découvertes en consultant,
comme depuis soixante ans je le fais, les brouillons de
Victor Hugo.*

GUILLOT DE SAIX.

CORRESPONDANCE

Cher Raymond Leduc,

Loin de prendre le contre-pied de votre critique du livre de Han Suyin « *Amour d'hiver* », (1) j'approuve complètement votre jugement. Je pense que vous êtes trop modeste en parlant de manque de qualification en ce domaine ou d'incompétence en matière d'amour lesbien, je trouve votre analyse très juste au contraire et nous y reviendrons.

Je ne crois pas personnellement qu'il y ait une grande différence entre les amours homophiles, qu'ils se vivent entre hommes ou entre femmes, cela diffère pour la forme et non pour le fond. J'irai même plus loin : entre un couple normal, mari et femme ou amant et maîtresse, et un couple d'homosexuels vivant dans une quasi conjugalité, la comparaison ne tient qu'à la forme. Il entre dans l'un comme dans l'autre la même dose d'amour, d'amitié, d'habitude... et de lassitude!

Je reconnais qu'il y a peut-être un peu plus de déséquilibre chez les homosexuels, parce qu'à faiblesse égale ils ne jouissent pas du secours factice que donnent les traditions sociales, mais à force de caractère égale, ils se passent fort bien de ce secours et ce n'est pas le fait de ne pouvoir s'embrasser au grand jour sur les bancs des squares qui doit leur donner des complexes.

Pour en revenir au livre de Han Suyin, vous avez donc raison de dire que les héroïnes sont des déséquilibrées, tout au moins l'une : Red. Pour la seconde, il s'agit d'un personnage assez falot de femme soumise et résignée à n'importe qui ou n'importe qui, pourvu qu'elle aime et soit aimée. Son départ à la fin est un truc littéraire destiné à intriguer le lecteur, parce que Mara n'est pas femme à mener sa vie seule. Il se peut d'ailleurs qu'elle se soit jetée dans la Tamise faute d'avoir trouvé un troisième personnage qui saurait abuser d'elle.

(1) *Arcadie*, novembre 1963, p. 543.

CORRESPONDANCE

Ce qui vous a frappé également dans ce livre, et ce qui est effectivement frappant, c'est l'incohérence. Je crois que cela provient du fait que les personnages sont complètement fabriqués.

J'ai beaucoup d'admiration pour Han Suyin bien qu'elle n'ait plus jamais écrit un aussi beau livre que « *Multiple splendeur* » mais il suffit d'avoir lu cette tranche de vie qui est la sienne propre, de même que « *La montagne est jeune* » pour savoir que l'auteur n'est pas une lesbienne et que ses expériences homosexuelles, si elle en a eu, doivent tout au plus provenir de sa fréquentation des collèges anglais. Chacun sait qu'il se passe dans les pensions anglaises vingt fois plus de choses que chez nos collégiens, et que cela ne relève généralement que de l'hygiène ou des commodités. En particulier chez les demoiselles, pour un très gros pourcentage qui pratiquaient l'amour lesbien, 95 % oublient vite ou veulent oublier les « flammes » de leur vie de pensionnaire.

Han Suyin, visiblement, ne connaît l'homosexualité que par des expériences de ce genre ou par des confidences, elle rejoint l'opinion simpliste des gens « normaux » qui pensent que les homosexuels sont obligatoirement des névrosés. Ou bien se glisse-t-il dans son livre un peu de l'hypocrisie de sa demi-descendance anglaise? (Je ne connais pas les Chinois, mais je n'ai pas idée qu'ils soient beaucoup plus tolérants sur ce sujet).

On sacrifie à la mode d'écrire un roman sur les homophiles mais on s'arrange pour ne pas donner à croire qu'on les approuve ou les défend en les affublant de ridicules ou de névroses.

Combien je préfère la franchise un peu crue d'une Christiane Rochefort dans ces « *Stances à Sophie* » que je vous conseille de lire : deux femmes mariées occupent leurs loisirs sans se prendre au sérieux et au diable ce qu'en pensent les bourgeois!

— « Dans le fond », dit Julia, « c'est le mariage qui doit rendre lesbienne, moi je ne l'étais pas ».

— « Mais où vois-tu que tu l'es? C'est pas parce qu'on fait un extra qu'on doit se mettre en catalogue! »

Red, c'est tout le contraire, elle fait partie de ces lesbiennes (une minorité j'espère) qui souffrent de ne pouvoir étaler leurs amours sur les bancs des squares, et, faute d'être satisfaite, détruit tout pour se détruire.

Reste que, comme nous l'avons dit, son personnage est complètement faux et les situations encore plus invraisemblables. Que cette femme couche avec le premier garçon venu pour essayer d'aimer un homme, c'est plausible... et même classique, mais qu'elle se contente d'embrasser sagement pendant des mois une femme qu'elle aime, une femme qui consent volontiers à tout, c'est une invraisemblance qui ne vous a pas échappé. Han Suyin nous a brossé un tableau bien hypocrite de la lesbienne qui, pour mériter l'indulgence et la pitié du bourgeois, doit être obligatoirement honteuse et bourrelée de remords avant de succomber au vice. Bien entendu, le crime appelle le châtiment : on ne sera jamais heureux. La morale est sauve, bravo!

Croyez, cher Raymond Leduc, à mes meilleures pensées.

SIMONE MARIGNY

EDOUARD RODITI

DE L'HOMOSEXUALITÉ

« Sérieux, complet, un livre de base »

Sédimo — 400 p. — 20 F

LE COMBAT D'ARCADIE

A NOUVEAU...

ENFANTILLAGES, ERREURS, IGNORANCES

MAIS... ESPOIR

On aurait pu penser, en notre âge atomique, qu'une collection scientifique, justement célèbre, adoptait — dans toutes ses enquêtes, sans exception — l'attitude essentielle de l'esprit « scientifique », qui est depuis Socrate..., depuis Descartes..., depuis Claude Bernard... et quelques autres! d'accepter les faits *tels* qu'ils sont, *tels* qu'ils s'offrent à notre examen impartial, détaché et dégagé de toute autre préoccupation! qu'il s'agissait de les connaître *réellement* et *minutieusement*, dans leurs divers aspects, et, répétons le, de les accepter quels qu'ils soient... avant d'en chercher les origines possibles et d'en interpréter les effets.

*

**

L'âne est souvent têtue, la piqûre de l'abeille parfois mortelle, certains serpents sont venimeux... et les loups affamés sont « pleins de rage ». Tels sont les faits.

Bizarres, exceptionnels — ou courants — et, certes, désagréables pour les contemporains et les usagers.

Mais ces faits ne sont pas à juger, pas plus que la pesanteur n'est à juger! ou l'évaporation des liquides! Ils sont. C'est tout. Déplaisants ou utilisables... Ils sont à étudier, justement, dans leur étonnante diversité.

Il en va tout autrement hélas! dans le n° 1068 de la Collection *Que sais-je?* où une *Sociologie des relations sexuelles* se présente à l'occasion, conseillère, correctrice, « normative », comme on disait au XIX^e siècle, quand on parlait des *sciences! normatives.*

Est-ce là l'attitude scientifique rigoureuse dont s'honore en général cette Collection?

**

Soyons justes. Appliquons-nous à être tout à fait justes. L'ensemble de ce petit ouvrage, consacré essentiellement, c'est bien évident! aux relations hétérosexuelles, nous apparaît équilibré, informé (aussi bien des faits anciens que des faits actuels) parfois profond, nuancé, bref très recommandable.

Et même, bien des remarques subtiles et neuves sont très opportunément intégrées aux schémas classiques du sadisme, du masochisme, du voyeurisme (strip-tease compris), de l'exhibitionnisme, du fétichisme... La prostitution elle-même, insondable guêpier de ces sortes d'études, nous apporte quelques aperçus très valables — encore qu'à discuter — sur la virilité possessive du souteneur et du truqueur (Pages 56-58). Le nudisme aussi est l'occasion de paragraphes très heureux.

La conclusion riche, alerte, et d'un ton très élevé, s'ouvre vraiment sur tous les horizons actuels et aboutit à cette formule hardie : « ...la grande aventure de notre époque reste la sexualité » (Page 116). Cette aventure « première preuve de liberté » est d'ailleurs diversement discutée. Trois pages plus loin, enfin, on lit cette vérité première, qu'il n'est pas mauvais de répéter : « La sexualité de chacun dépend de la façon dont il se conçoit, se comprend, s'aime ou se déteste, et aussi de l'image qu'il a élaborée du partenaire idéal » (Page 119).

Voilà qui cadre merveilleusement avec les actuelles préoccupations de l'U.N.E.S.C.O. et de l'O.N.U. qui travaillent à préciser encore la *Déclaration universelle des droits de l'homme* de 1948, particulièrement en ses articles 2, 12, 18, 22, 29... sur la liberté.

**

Mais il y a... il y a, bien sûr, l'inévitable et malheureux chapitre sur l'homosexualité : six pages. Certes, dans cet ensemble chaleureux, ce n'est qu'un détail, et qui peut laisser indifférents de nombreux lecteurs... qui se moquent de l'homosexualité et des homosexuels, comme d'autres se moquent « de l'avarice et des avaricieux » — ou des films et des cinéastes, ou des matches et des sportifs — tout

comme la nonne en son couvent se moque du savant biologiste penché sur ses vibrions microscopiques!

Rien à redire à cela. Mais qu'on se laisse aller à écrire, dans une telle collection, des aphorismes aussi personnels et aventurés que ceux de la page 45 :

« *Excuser l'homosexualité* ». S'agit-il donc d'excuser quoi que ce soit? — au lieu de constater le fait et de chercher à expliquer, si l'on peut, sa place dans la série des faits naturels, et peut-être? — son origine..., si l'on tient à tout prix à imaginer une nature mathématiquement uniforme!

« *La maladie s'annonce par toute une série de caractères particuliers* ». C'est triste à dire, mais les trois paragraphes qui suivent sont souvent pitoyables, voire risibles, pour qui connaît vraiment des centaines et des centaines d'homosexuels et d'homosexuelles, observés dès leur plus jeune âge... Nous ne pouvons pénétrer dans ce maquis de phantasmes et de contre-vérités.

La théorie « *du corps insuffisant* » est également admirable! Quand on sait au contraire combien souvent c'est le narcissisme exigeant et le sentiment de supériorité esthétique qui — dès l'enfance parfois — dirige les pulsions érotiques hors du branle-bas savamment orchestré des appels féminins.

Et voici, page 46, une perle :

Les variations sur le thème... « *Ne pas désirer* ». Comme si le jeune homosexuel ne crevait pas de désirs! tout comme le jeune hétérosexuel.

Enfin, d'adorables faux-fuyants d'ignorance traversent élégamment tout le grand paragraphe de cette page 46 (c'est l'andante de la symphonie) et l'on se retranche derrière un « *apparemment* », paravent qui vaut son pesant d'or et d'illusion.

Et pour finir, la théorie de l'homosexuel « *qui va chercher ailleurs* »... est du pur sublime. Evidemment ce diable d'homosexuel « va chercher ailleurs » ce qu'il cherche..., et qu'il ne trouve pas, là où il est : il fait comme tout le monde...! L'hétérosexuel, comme chacun le sait, ne « cherche jamais ailleurs »!

Puis, brusquement, la page 47 redevient douceuse, avec des effluves mauriciens... et consolateurs.

Ah! laissons-là ces *erreurs* (au sens le plus simple du mot). Excursion cauchemaresque!

**

Visiblement, *les Mystères de la sexualité* (nous pensons au Docteur Norman Haire) agacent ce vulgarisateur qui rêve d'une sexualité juridique, administrée, réglementée, uniforme et conforme. Une sexualité « de père de famille », comme on le dit des bons placements! Dans une « sociologie » bien ordonnée..., au besoin préfabriquée!

Mais « les faits sont durs »... ont rappelé souvent les véritables savants.

**

Qu'on écrive, disions-nous, des vaticinations aussi inconsistantes, nous donne le droit — et le devoir — de nous fâcher, dans l'intérêt général d'abord, en faisant remarquer combien la critique du rapport Kinsey (page 38) est cauteleuse et comment même, littéralement « il est trahi » — quand on ne parvient pas à le ridiculiser.

Ce qui apparaît surtout, dans ces pages, c'est cette grande peur de l'auteur, qu'on pût considérer l'homosexualité comme une sexualité « normale » (page 39), ne fût-ce que pour quelques uns au moins « des malades »! Il va même jusqu'à employer cette expression — monumentale sous la plume d'un personnage mêlé au monde médical : « *la culpabilité des malades* »! (Page 39).

Voyons-nous là le souci d'une enquête scientifique? Ces jugements de valeur, ces vœux d'ordre moral et personnel, ont-ils leur place dans une « sociologie » qui se présente comme telle, c'est-à-dire comme une étude scientifique? Pas plus qu'en histoire! — où il n'y a à juger ni Eichmann, ni Jeanne d'Arc... mais seulement (et c'est cela qui est loin d'être simple!) à les décrire, à les narrer, à les présenter, à les expliquer dans la mesure du possible... d'après *tous* les documents que l'on a..., et surtout à les imbriquer dans les vastes complexes sociaux où ils ont paru, et qui les ont faits tels qu'ils furent.

**

C'est bien en effet la *sociologie* de leur époque qui nous les éclaire. Or, jusqu'à nouvel ordre, la sociologie, soit ancienne, soit contemporaine est une science, elle n'est pas un traité de morale, ni un recueil de recettes ou de conseils... moins encore un tableau désolé de regrets et d'angoisses.

Exagérons-nous?... lorsque nous lisons, page 49 :

« Si l'homosexualité recevait, même en théorie, un semblant d'approbation, si on lui permettait de sortir, ne fût-ce

que partiellement, du cadre de la pathologie, *on arriverait vite* à l'abolition du couple hétérosexuel et de la famille, qui sont les bases de la société... dans laquelle nous vivons ».

Faut-il donc, grand Dieu! que l'hétérosexualité soit chose fragile et légère... pour que de tels écroulements de notre société soient à redouter, si... « ne fût-ce que partiellement »... et « même en théorie »... etc... etc...!

Et comme nous sommes ici, *nous-mêmes!* simples et naïfs! en cette revue..., de croire, comme tout un chacun, que l'hétérosexualité est chose naturelle, et solidement, et largement implantée dans la « nature »!! Et que l'homosexualité n'est qu'un fait minoritaire... !!

Faut-il avoir la cruauté de jeter à cet auteur cette réaction du bon sens, que *si vraiment il a raison...* c'est que *nous n'avons pas tort!*... en répétant sans cesse que l'homosexualité est *aussi* un fait « naturel ».

Mais nous ne nous laisserons pas emporter à cette facilité... Nous constaterons seulement que sa « pathologie » ressemble étonnamment à la santé! et à la nature!

**

Si vraiment, en tout état de cause, il a ces appréhensions, qu'il ne les publie pas dans un exposé de vulgarisation qui se *veut* scientifique, et qui n'a pas à étudier des « si » — mais des réalités.

Qu'un médecin (souvent doublé du reste d'un véritable savant) — qui pratique les techniques et l'art du médecin — se permette de critiquer, de suggérer, d'espérer, et même de condamner — qu'il encourage les sages de la Cité dans leur activité législative, certes, nous pouvons le combattre, ne pas être d'accord avec ses points de vue... mais nous ne pourrions l'accuser d'être un vulgarisateur abusif : il exprimerait alors un sentiment personnel... un vœu, une vue, un idéal, qui ne serait qu'un espoir!

**

Oui, il est abusif, et pour tout dire, tout à fait illogique d'opposer *mariage* et *homosexualité*.

Qu'on oppose hétérosexualité et homosexualité, tant que l'on voudra. C'est dans l'ordre, et c'est dans la nature.

Qu'on oppose mariage et adultère (dans nos sociétés du moins), d'accord : le contrat et la violation du contrat. Soit.

Mais on n'oppose pas une *institution* sociale à une *activité* physiologique.

Et on ne classe pas dans la « pathologie » ce qui peut sembler à l'occasion (paraît-il!) — si la société ne s'en mêlait plus! — si banal et si envahissant...! Il y a là un vice évident de méthode dans la discussion des réalités *sociales*, des réalités *humaines*, des *réalités*... tout court.

Et en quoi, au reste, la violation du contrat de mariage par un adultère homosexuel est-elle pire que par un adultère hétérosexuel? Allons! ce sont là questions super-fétatoires, — et, au fait, ne pourrait-on pas débattre longuement des inconvénients et des dangers de ces deux violations... du « contrat »?

L'homosexualité ne conduit pas plus que la versatilité hétérosexuelle au « mauvais mariage ». Elle peut contribuer, bien sûr, à ce mauvais mariage. Mais les fameux « coups de canif au contrat » des hétérosexuels chevronnés, lui sont-ils moins dommageables?

A lire ces pages, on pourrait croire que le mariage est un remède, un antidote contre l'homosexualité, comme le voyage serait un remède contre une maladie organique! telle est l'idée qui flotte à leur arrière plan. A cette thèse absurde, vingt fois *Arcadie* a raisonnablement répondu. Et répondu : Non. Comme l'abbé Oraison avait déjà, avant nous, répondu : Non.

**

Il y a eu manifestement erreur d'aiguillage dans tout cela, et l'on est en devoir de le regretter pour ce petit ouvrage où il y a de si excellentes choses.

L'homosexuel serait par ailleurs — d'après « les constatations médicales les plus évidentes » (Page 49) — dans l'incapacité d'accepter les responsabilités sociales et familiales... Passons. Mais niera-t-on que l'homosexuel ait souvent porté des responsabilités plus hautes, du genre national... ou international...? qu'il ait été autant que d'autres... au moins, — un « créateur », qui a non pas *multiplié* mais *élevé* l'humanité..., ce qui est peut-être plus urgent : Platon, Copernic, Michel-Ange, le bailli de Suffren, Frédéric II, Eisenstein...? Et même ces deux grands aventuriers (au sens le plus noble du mot) aux deux bouts du monde arabe... en notre siècle... le Français et l'Anglais... ont-ils tellement fui les « responsabilités sociales »?

Que tout cela est léger, pour ne pas dire plus!

Et pas un mot de l'homosexualité féminine. L'auteur en

a-t-il entendu parler? Qu'il lise donc les études du Docteur Vachet, spécialiste de Lesbos.

**

Comme il est regrettable que cette trop fameuse question de l'homosexualité — écrasée encore en quelques esprits sous le poids séculaire des tabous — dépare ce livre utile, dont nous sommes assez sage pour penser quelque bien, quand il traite des « relations sexuelles »... majoritaires.

Heureusement que depuis janvier deux nouveaux ouvrages français se préoccupent de *L'érotisme d'en face* (sans oublier l'érotisme procréateur, du reste!). Et quelle information! chez Raymond de Becker, et chez le Docteur Valensin, dans sa *Santé sexuelle!*

Ces deux auteurs n'ignorent pas qu'il y a *diverses* « relations sexuelles » correspondant à divers érotismes, et qu'une société qui s'accrocherait désespérément à un conformisme de commande, fût-il d'inspiration « médicale »! sacrifierait ou négligerait, précisément, « la personne humaine »... Il s'agit de savoir si l'homme est à lui-même son propre idéal — dans le respect absolu de *tous* les autres humains — ou si c'est le troupeau de Panurge qui est l'idéal humain...

Certes le problème va loin...

Mais on sait bien que toutes les sociétés qui ont fait honneur à l'homme sont celles qui ont été marquées par les différences, les irrégularités, les héroïsmes... la distance de l'un et du multiple, bref l'affirmation plus ou moins libre...! — de la personne « irremplaçable » et singulière — (Articles 22 et 29 de la *Déclaration Universelle*).

Plus ou moins bafoués un peu partout, que ces *droits de l'homme* soient donc *au moins* proclamés, affirmés, et que les irresponsables opinions des foules enlisées dans leurs préjugés et leurs routines en soient quelque peu dérangées, alertées... Déjà, sur le plan du racisme on voit — malgré quelles contre-offensives tragiques et désolantes! — un certain allègement du poids de la bêtise mondiale. On peut espérer sur d'autres terrains un peu de lumière.

Des jugements moins étroits.

Une attitude plus réaliste.

Comme l'espérait Lucrèce... le recul des « terreurs primitives »...

Les terreurs contemporaines peuvent d'ailleurs nous suffire!

LIVRES ANCIENS
LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE DES RELATIONS SEXUELLES

du Dr. ANDRÉ MORALI-DANINOS (1).

En comparaison des Anglais et surtout des Américains, nous ne sommes pas gâtés, en France, en fait d'ouvrages de « vulgarisation » scientifique dans le domaine de la sexologie.

Raison de plus pour regretter que les deux volumes récemment consacrés par la célèbre collection « Que sais-je? », à l'**Histoire des relations sexuelles** (n° 1074) et à la **Sociologie des relations sexuelles** (n° 1068) — œuvres, l'un et l'autre, du Dr André Morali-Daninos — soient si peu satisfaisants à beaucoup d'égards.

Le « Combat » de ce présent numéro d'**Arcadie** relève, par ailleurs, les erreurs qui fourmillent dans la **Sociologie** (dont tout un chapitre est consacré à l'homosexualité, considérée comme « pathologique »). Je dois, pour ma part, reconnaître que le volume intitulé **Histoire des relations sexuelles** est moins indigne de la collection universitaire où il est publié, malgré des omissions et des inexactitudes dont certaines sont étonnantes. En 123 pages d'un style relativement clair, il constitue une initiation, acceptable dans l'ensemble, non seulement à l'histoire du sexe proprement dit, mais à tous les problèmes connexes : sexualité et mythes, sexualité et religion, symbolisme des contes de fée, etc...

L'homosexualité, cela va de soi, est assez fréquemment abordée dans ces pages, en général de façon assez impartiale. Il en est question d'abord à propos de la Grèce, bien sûr (p. 20-21 : l'auteur insiste sur le fait que la civilisation spartiate, anti-sexuelle et répressive, a abouti « à la décadence économique et à la stérilisation culturelle », tandis que la civilisation athénienne, libérale et pan-sexuelle », « a finalement amené le mélange des classes, et des mesures collectives de protection familiale et sociale »). Plus loin, à propos de Rome (p. 24-25), puis du Moyen Age (où, selon l'auteur, « l'homosexualité existait assez ouvertement et prêtait plus au rire qu'au blâme », p. 39 : ce qui ne laisse pas de surprendre... et de laisser sceptique).

(1) Collection « Que sais-je? ».

A propos des XVI^e et XVII^e siècles, le Dr Morali-Daninos s'imagine qu'à cette époque « on ne trouve pas facilement mention de l'homosexualité dans les chroniques » ! Il n'a pas dû lire Tallemant des Réaux, ni Saint-Simon, ni la Princesse Palatine..., ni les **Hommes du Grand Siècle**.

Parlant enfin de l'époque moderne, l'auteur a laissé échapper une énorme coquille d'imprimerie, p. 67 : il dit en effet qu'Oscar Wilde intenta un procès en diffamation... à André Gide ! Je n'ose croire qu'il s'agisse d'une erreur de rédaction, car vraiment la collection « Que sais-je? » n'est pas de ce niveau...

Certes, l'homosexualité est loin d'avoir la part principale dans cet ouvrage. Il vaut la peine d'être lu quand même par les Arcadiens, ne serait-ce qu'en raison de l'esprit libéral et progressiste dans lequel il est généralement écrit. La sexualité est ici replacée dans son cadre, non plus objet de névroses ou de scandales, mais expression privilégiée de l'âme et du corps, lieu géométrique des relations humaines les plus élevées.

Tout cela est abordé avec liberté et sérieux (même un sujet aussi « tabou » que le culte de la Vierge Marie est ramené à ses proportions... fondamentalement sexuelles).

Je ne suis pas, cela va sans dire, d'accord avec toutes les interprétations proposées par le Dr Morali-Daninos. Il suit trop souvent à l'aveuglette les aventureuses et fragiles théories de Rattray Taylor sur l'interprétation sexuelle de l'histoire, et s'embarque, à la fin, sur la mer dangereuse du freudisme le plus débridé. Mais je suis assez content, après tout, qu'à la devanture de tous les libraires, du province reculé des quartiers de banlieue à la moindre bourgade de province, figure ce petit volume jaune et bleu où, pour le prix de 2,50 F, on peut apprendre ou réapprendre que le sexe — ce sexe tant honni, tant redouté, tant refusé par la civilisation chrétienne occidentale — est la base fondamentale de toute mythologie, de toute religion, de toute vision artistique ou poétique du monde. Dommage qu'à côté de lui figure le volume jumeau, à la couverture bleue et jaune, qui contient tant de si pernicieuses erreurs !

MARC DANIEL.

LE CAMARADE

de HENRI D'AMFREVILLE.

En dépit du mot : roman, qui accompagne le titre, *Le Camarade*, par M. d'Amfreville, se présente plutôt comme un récit court, nous dirions presque comme une nouvelle, si le narrateur ne mettait, pour nous conter son histoire, une lenteur et une application que cette forme littéraire ne tolère pas. C'est ce narrateur, Jean, qui a été le principal personnage d'un drame dont il se donne pour tâche de nous dévoiler tous les ressorts.

Or, cela lui est d'autant moins facile que cette aventure est survenue à l'aube de son adolescence et que vingt ans ont passé quand il se met à nous la raconter. Cela lui est d'autant moins facile, surtout, qu'il ne sait plus maintenant, adulte, marié, père de famille, à son aise installé dans la société, de quel nom appeler le sentiment qui l'avait saisi et bouleversé, lorsque vingt ans plus tôt un grand garçon nommé Hans Schutts lui était apparu pour la première fois, radieux et blond, sur la place, à Moulins, et lui avait dit : « Tu es mon petit camarade. »

Tout ce qui s'en suivit, comment l'enfant qu'il était avait réagi à cette charmante réflexion, et comment cette rencontre avec Jean finit par entraîner Hans, au cours d'une rixe, à blesser mortellement son camarade Ricardo, avait été enfoui dans les profondeurs de l'oubli par la vie quotidienne; mais le passé revient à la mémoire de Jean quand la police retrouve la trace du meurtrier involontaire de jadis et l'arrête. Par la déposition qu'il fait, Jean arrache aux juges l'acquiescement de Hans.

Cette histoire sombre se termine donc au mieux; elle n'est d'ailleurs pas nouvelle. Maurice Pons, dans « *Metrobate* », a dépeint une affection du même genre, mais sa nouvelle se terminait plus mal. Un adolescent s'éprend d'un jeune homme : dans la vie courante, la chose est certainement fréquente. Il n'est pas jusqu'au ton et à la forme de l'ouvrage, qui ne soient assez banals : nous sommes dans une tragédie, puisque les protagonistes, au moment du drame, sont entièrement dominés et conduits par la fatalité. On ne sait pourquoi les écrivains, dès qu'ils abordent la peinture de tels sentiments, éprouvent le besoin d'imaginer qu'en découleront fatalement des conséquences néfastes pour les malheureux héros qui les ressentent. Serait-ce qu'ils éprouvent la néces-

sité de s'associer de cette manière à la condamnation prononcée par la société. On l'a compris, ce n'est pas tellement l'histoire elle-même, l'atmosphère romantique et parfois surnaturelle, dans laquelle elle se déroule, et le style très littéraire adopté par l'auteur qui nous intéressent ici; c'est plutôt l'oubli par le narrateur du véritable coup de foudre qu'il avait ressenti en rencontrant Hans, et l'oubli réciproque de Hans à l'égard de Jean. Devenus adultes, nous ne nous portons pas plus mal d'avoir éprouvé adolescents, pour un homme fait, ce qui ressemblait beaucoup à de l'amour; mais c'est un fait qu'en mûrissant nous oublions souvent cet éveil, cet élan primordial vers un aîné. Il y a là comme une censure du souvenir dont le livre d'Henri d'Amfreville aborde l'étude. Voilà ce qui, à notre avis, lui confère un intérêt certain et voilà où se trouve son originalité.

Pourquoi, pendant vingt ans, Jean a-t-il pu oublier qu'il a aimé Hans? Pourquoi Hans affirme-t-il qu'il ne se souvient pas de Jean, à l'égard duquel il avait montré pourtant une si profonde tendresse? Certes, leur rencontre avait été éphémère. Mais tous les deux savent que de tels sentiments sont condamnés; que l'on ne peut donc les avouer.

Qui oserait, demande l'auteur, analyser les liens mystérieux et les complexes dont est faite une camaraderie, si désincarnée soit-elle? « Le narrateur l'ose si peu lui-même qu'il nomme maintenant fraternité l'éblouissement qui l'avait saisi en face de Hans. » Cependant, écoutons-le parler de cette fraternité : « J'aurais voulu qu'il (Hans) m'emmenne avec lui sur les routes et sur les bateaux, à la condition de partager sa vie et sa couche! »

Cette fraternité là est bien exclusive et bien sensuelle! Le narrateur dit encore : « Hans, tu aurais pu faire de moi ce qu'il te plaisait : tu me subjuguais. J'avais une telle soif d'humanité. J'éprouvais une si grande plénitude à ton contact que je me sentais humble et comme sous la sacration d'un Dieu. » J'ignore ce que peut être la « sacration d'un Dieu », mais je n'ignore pas que cette plénitude s'appelle l'amour.

L'auteur ne prend pas position là-dessus, mais comme on le voit, il a orienté son récit de manière à ne laisser aucun doute. Ainsi montre-t-il avec assez de force de quel poids le silence ou la réprobation — le silence et la réprobation — de notre entourage social pèsent sur la conscience des individus, allant jusqu'à déformer, oblitérer, anéantir en chacun de nous les plus beaux instants, les cimes de notre existence à son aurore.

B. DURANT.

LE BERCEAU DE L'ÉROTISME

de ALLEN EDWARDES et R.E.L. MASTERS.

Nos lecteurs se rappellent que, voici quelques années, je leur avais signalé l'important ouvrage d'Allen Edwardes : *The Jewel In The Lotus* (1). J'en avais loué les qualités — ampleur de la documentation, érudition, impartialité — sans en regretter les défauts — manque de rigueur du plan, et surtout, absence de références précises aux sources citées.

Les mêmes qualités (et, dans une moindre mesure, les mêmes défauts) se retrouvent dans l'étonnant volume que le même Allen Edwardes et le sexologue R.E.L. Masters viennent de publier (2) sous le titre *The Cradle of Erotica* (le « Berceau de l'érotisme »). Étonnant, là encore, par l'énorme érudition déployée. Des textes orientaux, pratiquement inaccessibles au lecteur occidental, ont été dépouillés, mis sur fiches, commentés, qu'il s'agisse du classique érotique chinois *Chin P'ing Mei* (« Le Lotus d'or »), des traités érotiques arabes du Moyen Age, des textes mi-sacrés mi-obscènes de l'Inde, ou des études des auteurs occidentaux, de Sir Richard Burton au célèbre Docteur Jacobus X qui, voici une soixantaine d'années, consacra des monographies, aujourd'hui introuvables, aux mœurs sexuelles de l'Afrique et de l'Asie.

Comme pour *The Jewel In The Lotus*, je ferai au *Berceau de l'érotisme* le reproche de considérer « l'Orient » comme un tout — mélangeant assez fréquemment les mœurs et les textes de l'Iran, de l'Égypte, du Japon, de l'Inde, de la Chine, voire du Maroc. C'est là une erreur de méthode assez gênante, mais, à tout prendre, pas très grave, car les trois-quarts du livre concernent les pays d'Islam. De fait, les allusions à l'Extrême-Orient sont si peu nombreuses et si peu importantes qu'on pourrait les ôter du livre sans l'amputer sérieusement.

De tous les textes étudiés (qui, malheureusement, ne sont pas cités individuellement, défaut que j'avais déjà déploré dans *The Jewel In The Lotus*) ressort une impression extraordinaire d'érotisme généralisé dans lequel baigne toute la civilisation islamique. On pourrait même dire que cette impression tourne assez vite à l'obsession : « L'esprit vital de

(1) *Arcadie*, n° 78, juin 1960.

(2) Allen Edwardes et R.E.L. Masters, *The Cradle of Erotica* (New-York, The Julian Press, Inc, 1963. In-8°, 362 p. Prix : \$ 9.50).

l'Islam consiste en une sanctification absolue de la passion sexuelle » (p. 3). Et ceci n'est pas une exagération délirante : les chapitres suivants en apportent la preuve jusqu'à la satiété. D'après les auteurs, en Islam « l'amour commence et finit au lit », excluant l'amour-sentiment, l'amour-communion des âmes, familier aux Occidentaux, ou du moins le réduisant à la portion congrue. Seul compte le plaisir — toutes les formes de plaisir, et parmi elles bien sûr, toutes les variétés d'homosexualité, décrites avec un luxe de détails techniques absolument ébouriffant!

A tous les âges (dès trois ou quatre ans), dans toutes les conditions sociales, les Musulmans nous sont dépeints comme ne songeant qu'à faire l'amour, debout, couchés, assis, à plat ventre, dans toutes les positions, dans la rue, dans les jardins, dans le désert, dans les maisons, partout, avec n'importe qui, une femme, un garçon, un chameau, sans aucun souci de décence ou de délicatesse morale — seuls, à deux, à trois ou à dix.

Il n'est pas douteux que les auteurs aient quelque peu péché par simplification et généralisation. A qui fera-t-on croire que tous les Juifs d'Afrique du Nord se livrent aux « partouzes » familiales décrites pages 129-132? Ou que la seule morale sexuelle de l'Islam consiste dans la satisfaction érotique, à n'importe quel prix? Il suffirait de relire les ouvrages de Louis Massignon ou d'Emile Dermenghem sur les mystiques de l'Islam pour se convaincre du contraire.

Mais ce livre est indispensable comme « désintoxicant » de l'esprit. Il étale en plein jour l'hypocrisie de la conception de l'amour occidentale, qui veut ignorer — au prix de quels drames! — que l'amour, c'est d'abord l'appel de la chair, et que celle-ci à des exigences variées et multiples. L'Orient accepte ces exigences comme un fait de nature, et parle librement des choses de l'amour physique — aussi librement que nous parlons de la nourriture, de la boisson ou d'autres plaisirs. Cela lui épargne bien des névroses et lui ouvre bien des paradis fleuris.

Je remarque seulement que presque tous les textes que citent les auteurs du *Berceau de l'érotisme* sont déjà anciens (classiques du Moyen Age ou des xvii^e et xviii^e siècle, études de Burton et de Jacobus qui remontent au xix^e siècle ou au début du xx^e). Tout donne à croire que la situation sexuelle de l'Islam change très vite en ce moment, mais je sais bien qu'il est très difficile d'avoir là-dessus des renseignements scientifiques précis.

J'ajoute que, pour le lecteur européen, les notes en bas de page rédigées à l'intention du lecteur américain constituent un tableau (assez affolant!) de la sexualité morbide d'Outre-

Atlantique, qui vaudrait à lui seul la lecture du livre. Quelle franchise — et quelle combativité! — de la part des auteurs! une telle publication faite au grand jour et sans faux-fuyants prouve la liberté d'esprit de nos amis d'Amérique et prêche hautement en faveur de leur sérieux et de leur science.

Pour tout homophile soucieux d'élargir son horizon du monde, *The cradle of Erotica* doit être à la fois un livre de références indispensable et le plus savoureux des livres de chevet.

MARC DANIEL.

Der Kreis LE CERCLE The CIRCLE

paraît depuis 1932

Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise

Chaque article n'est publié que dans une seule langue

photographies - dessins

Abonnement pour un an :

50 F (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

LES PAVÉS DU DIABLE

de HUBERT MONTEILHET.

On connaît Hubert Monteilhet. On a signalé, ici même, les mérites des *Mantes religieuses*. Mais cette fois, voici un roman criminel (« roman policier » serait moins exact) qu'aucun Arcadien ne voudra manquer. La pédérastie, le lesbianisme, les pratiques solitaires, et autres épices de la vie, en constituent non pas le cadre, mais le sujet même. Il y est expliqué en autres pourquoi l'amour que les Français nomment « à l'italienne » est qualifié de « bulgare » par les Grecs et de « Turc » par les Bulgares. Et la devise d'un des personnages est, bon gré mal gré : « Onan soit qui mal y pense » (1).

C'est dire que *Les pavés du diable* sont un divertissement de haut goût — du reste écrit dans un français raffiné et tout plein de clins d'œil vers la sociologie et autres sciences à la mode. Je ne conseillerais certainement pas de mettre ce livre entre toutes les mains, mais les lecteurs d'*Arcadie* ne sont pas (ou plus) des enfants de chœur.

Ce n'est pas eux qu'on affolerait en leur disant que, « de nos jours, les femmes s'étant mises à réfléchir, le pédéraste doit se faire excuser par de grandes vertus ». Et ils ont assez le sens de l'humour pour goûter le récit... pimenté des ébats de la prof' de gymnastique et de la prof' de musique, qui combinent comme il se doit l'harmonie et l'acrobatie, tout en élevant des belettes dans une cage, en hommage à Brantôme.

La morale, à la fin, est sauve — au prix d'un double drame; mais quoil c'est dans la collection « crime-club » que *Les pavés du diable* sont publiés; et les bonnes intentions n'empêchent pas de paver la route de l'enfer.

Ne pas lire *Les pavés du diable* serait faire preuve de la plus coupable négligence, ou du manque total de désir de passer une soirée suprêmement divertissante.

MARC DANIEL.

(1) Hubert Monteilhet, *Les Pavés du diable*. Paris, éd. Denoël (« Crime-Club »), N° 219, 1963, p. 158. 2,65 F.

BERNARD DE KERRAOU

UNE SI JUSTE MORT

« Aussi parfait et aussi passionnant que
LE POIDS DES AMES... »

Ed. Julliard — 290 p. — 13,50 F

Par l'auteur de « LE VIEILLARD ET L'ENFANT »

L'APPRENTI SORCIER

« Amours étranges... »

Ed. Julliard — 128 p. — 9,90 F

RAYMOND DE BECKER

L'ÉROTISME D'EN FACE

« S'assumer dans l'ordre plutôt que dans l'anarchie »

Ed. J.J. Pauvert — 256 p. — 200 illustrations

Broché : 33 F — Relié : 44 F (plus port)

OSWALD

DU CORAIL ET DES ALGUES

« Des difficultés d'être beau »

Ed. Scorpion — 7,80 F

MAROC

HOTEL DES DUNES — AGADIR

SA CUISINE...

SON CADRE UNIQUE...

SON AMBIANCE...

Tél. : 126 — B.P. : 281 — AGADIR

UN CENTRE ANTIQUE
DE LA MEDITERRANEE :

SYRACUSE

(au Cap, 3 km de la ville — Sicile)

AU BOHEMIEN D'OR

(Pension complète : 30 F par jour)

PLACE PRIVÉE

Arcadiens, vous serez les bienvenus!

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)

(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

BAR — RESTAURANT

« ROBERT »

8, rue de la Boucherie

Descente Porte-Fausse

VIEUX NICE

Téléphone : 80.00.80

CANNES

HOTEL P.L.M. **

3, rue Hoche

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)

Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI